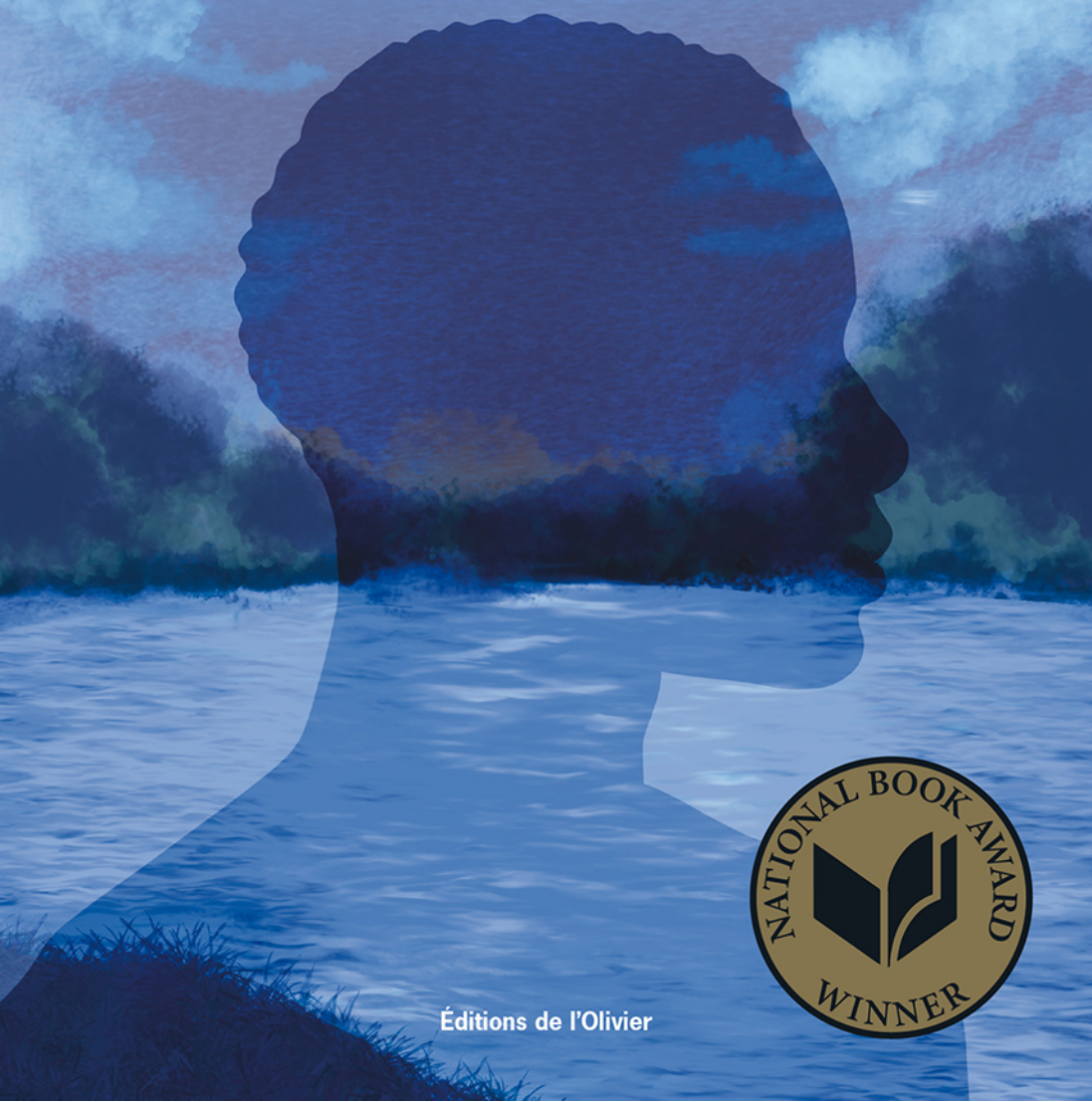


Percival Everett James



Éditions de l'Olivier

James

Du même auteur

Désert américain

Actes Sud, 2006

« Babel » n° 794

Blessés

Actes Sud, 2007

« Babel » n° 927

Glyphe

Actes Sud, 2008

Le Supplice de l'eau

Actes Sud, 2009

Pas Sidney Poitier

Actes Sud, 2011

« Babel » n° 1651

Montée aux enfers

Actes Sud « Actes noirs », 2012

« Babel noir » n° 108

Tout ce bleu

Actes Sud, 2019

« Babel » n° 927

Châtiment

Actes Sud « Actes noirs », 2024

Effacement

Éditions de l'Olivier,

« Bibliothèque de l'Olivier », 2025

PERCIVAL EVERETT

James

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Anne-Laure Tissut*

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

Les personnages, lieux et situations décrits dans ce livre sont imaginaires ou utilisés de manière fictive : toute ressemblance avec des personnages ou des événements existants ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.

L'édition originale de cet ouvrage
a paru chez Doubleday en 2024,
sous le titre : *James*.

ISBN 978.2.8236.2221.8

© Percival Everett, 2024.
© Éditions de l'Olivier pour l'édition en langue française, 2025.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Danzy

CARNET
DE DANIEL DECATUR EMMETT¹

*J'y suis allé en ville l'autre soir,
J'entends le raffut pis je vois le chahut,
Ils courent de partout, les vigiles,
Ils crient Dan Tucker il est en ville.
Tire-toi d'là, Old Dan Tucker,
Tire-toi d'là, t'as bien trop bu,
Des soupers, t'en auras plus.*

*Porc et Mouton ils traversent le pré,
Mouton dit « Porc, tu peux te bouger ? »>
Chut, chut, j'entends le loup hurler,
Seigneur, et les chiens-taureaux grogner,
Tire-toi d'là, Old Dan Tucker,
Tire-toi d'là, t'as bien trop bu,
Des soupers, t'en auras plus.*

*J'ai un rasoir bien, bien taillé,
Grande qualité je l'ai acheté,
Mouton l'avoine, Tucker le blé,
Je te débarbe en fin d'été.
Tire-toi d'là, Old Dan Tucker,*

1. 1815-1904, compositeur américain, fondateur de la première troupe de « black-face », et auteur de la chanson « Dixie's Land ». (Toutes les notes sont de la traductrice.)

Tue-toi d'là, t'as bien trop bu.
Des soupers, t'en auras plus.

Chez Hirondelle, Grac s'est posé,
Pour manger faut se remuer,
Dans l'terrier, Tucker s'est fourré,
Vite, vite les louveteaux ils ont décampé.
Tue-toi d'là, Old Dan Tucker,
Tue-toi d'là, t'as bien trop bu,
Des soupers, t'en auras plus.

J'y suis allé à l'assemblée,
Pour écouter Tucker prêcher ;
Se sont tous soûlés sauf moi,
Tucker se dandinait, là, comme une oie.
Tue-toi d'là, Old Dan Tucker,
Tue-toi d'là, t'as bien trop bu,
Des soupers, t'en auras plus.

Ce bon vieux Zip Coon

À Sandy Hook j'y suis allé en fin d'journée ;
À Sandy Hook j'y suis allé en fin d'journée ;
À Sandy Hook j'y suis allé en fin d'journée ;
Ce bon vieux Zip Coon est le seul que j'ai croisé.
Ce bon vieux Zip Coon c'est un bien grand savant,
Ce bon vieux Zip Coon c'est un bien grand savant,
Il joue au banjo Konney, il hurle dans les champs.

Vous avez vu les oies sauvages sur l'océan ?
Vous avez vu les oies sauvages sur l'océan ?
Vous avez vu les oies sauvages sur l'océan ?

Les oies sauvages elles ont un bien joli mouvement,
En criant les oies sauvages saluent les goélands,
Et puis elles hurlent les oies sauvages, houla, houla, houla

Si j'étais Président de ces États-Unis ;
Si j'étais Président de ces États-Unis ;
Si j'étais Président de ces États-Unis ;
Je mangerais des bonbons à la mélasse
Et j'ouvrerais les portes bien grand ;
Et qui j'aime pas je laisse pas rentrer,
Comme ce brave Crockett il ferait.

Dindon dans la paille

Moi sur la route j'avancais,
Avec deux vieilles mules et un lourd fardeau,
J'ai claqué du fouet, la mule de tête elle a sauté
Et j'ai dit adieu à l'attelage du chariot.

(Refrain)

Dindon dans la paille, dindon dans le foin ;
Danse la nuit, trime le jour ;
Allez roule, allez lance bien haut les balles,
Et chante la chanson Dindon dans la paille.

J'y suis allé traire et je savais pas faire,
J'ai traité une chèvre au lieu d'une vache,
Un singe assis sur une meule de foin,
Regardait sa belle-mère en coin.

(Refrain)

Dindon dans la paille, dindon dans le foin ;

Le vieille jument grise elle n'avance point;
Allez roulez, allez lancez bien haut les balles
Et chantez la chanson Dindon dans la paille

La mouche bleue

Quand j'étais jeune mon massa je servais,
Son assiette, ses couverts je lui passais,
La bouteille pour qu'il se rince le gosier,
Et la mouche bleue moi je chassais.

(Refrain)

Jimmy broie le maïs et je m'en fiche,
Jimmy broie le maïs et je m'en fiche,
Jimmy broie le maïs et je m'en fiche,
Mon massa il est parti.

Quand il sortait à cheval après déjeuner,
Moi j'étais derrière avec un balai,
Son poney c'était un vrai peureux,
Quand l'était piqué par la grosse mouche bleue.

(Refrain)

Un jour sur son poney il se promenait,
Avec toutes ces mouches qui grouillaient,
L'une elle lui a piqué la bouche,
Le diable emporte cette mouche.

(Refrain)

Le poney il a couru, il s'est cabré,
Il a jeté massa dans le fossé ;

Il est mort et les jurés demandent comment ça s'est,
Le verdict c'est la grosse mouche bleue.

(Refrain)

Sous un plagueminier on l'a enterré ;
Son épitaphe raconte ce qui s'est passé ;
<< Sous cette pierre je rejoins mes aïeux,
Victime de la grosse mouche bleue. >>

Première partie

Chapitre 1

Ces petits vauriens étaient cachés dans les hautes herbes. La lune n'était pas complètement pleine, mais elle rayonnait et se trouvait derrière eux, donc je les voyais comme en plein jour même au cœur de la nuit. Les lucioles luisaient par intermittence sur le fond noir de la toile. J'attendais à la porte de la cuisine de Miss Watson et, du bout du pied, je faisais bouger une planche disjointe, sachant qu'elle allait me demander de réparer ça le lendemain. J'attendais qu'elle me donne un pain de maïs qu'elle avait préparé avec la recette de ma Sadie. L'attente constitue une grande partie de la vie d'un esclave, qui attend et attend qu'on le fasse attendre encore. On attend des ordres. De la nourriture. La fin des jours. La récompense chrétienne, juste et méritée, au bout du bout.

Ces gamins blancs, Huck et Tom, m'observaient. Ils imaginaient toujours des jeux dans lesquels j'étais soit le méchant soit une proie, mais à coup sûr leur jouet. Ils sautillaient dans les herbes avec les aoûtats, les moustiques et autres insectes parasites, mais sans aucune progression vers moi. On gagne toujours à donner aux Blancs ce qu'ils veulent, aussi m'avançai-je dans la cour pour lancer dans la nuit :

« C'est qui, là, caché dans le noir ? »

Ils firent maladroitement bruisser les herbes, gloussèrent. Ces gamins n'auraient pas été capables de prendre par surprise un aveugle sourd en pleine fanfare. J'aurais encore préféré perdre mon temps à compter les lucioles plutôt que de me soucier d'eux.

« Bon, alo' moi je vais poser mes vieux os su' ce po'che et fai'e attention à ce b'uit, là. Peut-êt'e il y a un démon ou une so'ciè'e. Moi je 'este là ; là, il n'y a pas du danger. » Je m'assis sur la marche du haut et m'adossai au pilier. J'étais fatigué, aussi fermai-je les yeux.

Les gamins, tout excités, échangèrent des chuchotements que j'entendis aussi clairement qu'une cloche d'église.

« Y dort déjà ? demanda Huck.

– J'crois que oui. À ce qu'on dit les nègres peuvent s'endormir d'un coup, déclara Tom en claquant des doigts.

– Chut, fit Huck.

– Et si on l'attachait ? On pourrait l'attacher à ce pilier où qu'y s'appuie.

– Non. Imagine qu'y se réveille et qu'y se met à brailler. J'vais me faire choper dehors alors que j'devrais être au lit.

– Okay. Mais tu sais quoi ? Y me faut des bougies. J'vais me glisser dans la cuisine de Miss Watson, j'vais bien en trouver.

– Et si tu réveilles Jim ?

– J'vais réveiller personne. Même le tonnerre peut pas réveiller un nègre. Mais tu sais vraiment rien ? Ni le tonnerre, ni les éclairs, ni un lion qui rugit. Y paraît qu'y en a un qu'est resté endormi pendant un tremblement de terre.

– Ça fait comment, un tremblement de terre, à ton avis ? demanda Huck.

– C'est comme quand ton paternel te réveille en pleine nuit. »

Les deux gamins essayèrent de s'approcher discrètement, faisant gémir les planches du porche qu'ils franchirent en rampant comme ils pouvaient, puis entrèrent par la porte hollandaise dans la cuisine de Miss Watson. Je les entendis fouiller, ouvrir des placards et des tiroirs. Je gardai les yeux fermés et ignorai un moustique qui atterrit sur mon bras.

« Voilà, c'est bon, fit Tom. J'vais en prendre que trois.

– Tu peux pas prendre les bougies d'une vieille femme juste comme ça, dit Huck. C'est du vol. Et si ils accusent Jim ?

– Là, tiens, j'laisse un nickel. C'est plus qu'assez. On risque pas de soupçonner un esclave. Où c'est qu'y pourrait trouver un nickel ? Allez, faut se tirer avant qu'elle se pointe. »

Les garçons sortirent sur le porche. Je doute qu'ils aient eu la moindre idée du raffut qu'ils faisaient.

« T'aurais dû laisser un message aussi, dit Huck.

– Pas besoin de tout ça, dit Tom. Un nickel, ça suffit largement. »

Je sentis les yeux du gamin se tourner vers moi. Je restai immobile.

« Qu'est-ce que tu fabriques ? demanda Huck.

– J'vais faire une petite blague à ce brave Jim.

– Tu vas le réveiller, c'est tout ce que tu vas faire.

– Ferme-la. »

Tom passa derrière moi et attrapa le bord de mon chapeau au niveau des oreilles.

« Tom, lança Huck d'un ton plaintif.

– Chut. » Tom m'ôta mon chapeau. « J'vais juste l'accrocher à ce vieux clou.

– Et ça va faire quoi ?

– En se réveillant y va croire que c'est une sorcière qu'a fait le coup. Ah, j'aimerais bien être là pour voir ça.

– Bon, maintenant qu'il est accroché, on se tire. »

Quelqu'un bougea dans la maison et les deux garçons détalèrent, ils tournèrent en trombe à l'angle, faisant voler la terre sèche. J'entendis le bruit de leurs pas s'évanouir.

À présent, quelqu'un se trouvait dans la cuisine, sur le seuil. « Jim ? » C'était Miss Watson.

« Oui, missa ?

– Tu dormais ?

– Non, missa. Moi je suis bien bien fatigué, moi je ne do'mais pas.

– Tu es allé dans ma cuisine ?

– Non, missa.

– Quelqu'un est allé dans ma cuisine ?

– Moi, je n'ai rien vu, missa. » C'était absolument vrai, mes yeux étant restés clos durant toute la scène. « Pe'sonne je n'ai vu, là, dans vot'e cuisine.

– Ma foi. Tiens, le pain de maïs. Tu diras à Sadie que sa recette me plaît. J'ai changé deux ou trois choses, pour la raffiner, tu vois.

– Oui, missa, sù', je lui di'ai.

– Tu as vu Huck dans les parages ?

– Huck je l'ai vu plus tôt, oui.

– Il y a combien de temps ?

– Assez longtemps.

– Jim, je vais te poser une question. Es-tu allé dans la bibliothèque du juge Thatcher ?

– Dans sa quoi ?

– Sa bibliothèque.

– Vous voulez di'e là il y a tous les liv'es ?

– Oui.

– Non, missa. Moi j'ai vu les liv'es, mais je ne suis pas allé, ça non. Pou'quoi vous me demandez ?

– Oh, il a trouvé des livres qui n'avaient pas été remis sur les étagères. »

Je lâchai un rire. « Moi je vais fai'e quoi avec un liv'e, là ? »

Elle aussi se mit à rire.

Le pain de maïs était emballé dans une fine serviette et je devais sans cesse changer de main pour ne pas me brûler. J'envisageai de mordre dedans car j'avais faim, mais je voulais que Sadie et Elizabeth soient les premières à le goûter. Quand je franchis le seuil, Lizzie accourut en reniflant comme un chien.

« C'est quoi, cette odeur ? demanda-t-elle.

– J'imagine que c'est ce pain de maïs, dis-je. Miss Watson a utilisé la recette spéciale de ta maman et c'est vrai que ça sent rudement bon. Elle m'a quand même informé qu'elle y avait apporté quelques modifications. »

Sadie arriva et m'embrassa sur la bouche. Elle me caressa le visage. Elle était douce, ses lèvres aussi, mais ses mains étaient rugueuses comme les miennes à force de travailler dans les champs, même si je percevais toujours la même tendresse dans ses gestes.

« Je ne manquerai pas de lui rapporter cette serviette demain. Les Blancs n'oublient jamais ce genre de choses. Je te jure, on dirait qu'ils réservent du temps chaque jour pour compter les serviettes, les cuillères, les tasses et le reste.

– C'est la vérité pure. Tu te souviens de cette fois où j'ai oublié de remettre le râteau dans l'appentis ? »

Sadie avait posé le pain sur le bloc de bois – une simple souche – qui nous servait de table. Elle y plongea un couteau et nous en tendit des tranches, à Lizzie et moi. J'en pris une petite bouchée, Lizzie également. Nous échangeâmes un regard.

« Il sent si bon, pourtant », dit l'enfant.

Sadie en coupa une lamelle et la goûta. « Franchement, cette femme a un talent pour rater ce qu'elle cuisine.

– Je dois le manger ? s'inquiéta Lizzie.

– Non, pas du tout, fit Sadie.

– Mais que vas-tu lui dire quand elle t'en demandera des nouvelles ? » l'interrogeai-je.

Lizzie s'éclaircit la voix. « Missa Watson, vot'e pain de maïs, je n'ai jamais mangé un aussi bon.

– Essaie avec "sû' que", dis-je. Ce serait la version correcte de la grammaire incorrecte.

– Ce pain de maïs, sû' que jamais j'ai mangé un aussi bon.

– Très bien. »

Albert apparut à la porte de notre cabane. « James, tu viens ?

– J'arrive. Sadie, ça ne t'embête pas trop ?

– Vas-y », dit-elle.

Je sortis et m'approchai du grand feu autour duquel les hommes étaient assis. On me salua et je m'assis à mon tour. Nous parlâmes

un peu de ce qui était arrivé à un fugitif dans une ferme voisine. « Ouais, qu'est-ce qu'ils lui ont mis », dit Doris. Doris était un homme, mais ça ne semblait pas avoir compté aux yeux des esclavagistes qui lui avaient donné ce nom.

« Ils iront tous en enfer, fit Old Luke.

– Qu'est-ce qui t'est arrivé aujourd'hui ? me demanda Doris.

– Rien.

– Quelque chose a bien dû se passer », dit Albert.

Ils attendaient que je leur raconte une histoire. Apparemment, j'étais doué pour ça, raconter des histoires. « Rien, sauf que j'ai été emmené à La Nouvelle-Orléans. Sinon, il ne s'est rien passé aujourd'hui.

– Tu quoi ? fit Albert.

– Oui. Tu vois, je croyais que j'étais en train de partir pour un bon roupillon vers midi et, d'un coup, je me retrouve dans une rue grouillante de monde avec des voitures à mules et je ne sais quoi tout autour de moi.

– Tu es fou », dit quelqu'un.

J'aperçus le geste d'Albert m'avertissant qu'il y avait des Blancs dans les parages. Puis j'entendis l'agitation maladroite dans les buissons et je sus que c'étaient les gamins.

« Je vous dis, d'abo' je t'ouve mon chapeau, là pendu à un clou. Moi je ne l'ai pas mis là, je pense dans ma tête. Comment il est venu là, ce chapeau ? Alo' je comp'ends : c'est des so'ciè'es elles l'ont mis là. Je ne les ai pas vues, moi, mais c'est elles. Et il y en a une là, celle qui a p'is mon chapeau, elle m'a envoyé loin là-bas, à La Nouvelle-O'lians. Non mais vous 'endez compte ? » Mon changement de diction alerta le reste de la troupe de la présence des garçons blancs. Ainsi, ma performance à l'intention de ces derniers vint offrir un cadre à mon histoire. Celle-ci s'éloignait du conte tandis que la mise en scène destinée aux garçons devenait le véritable jeu.

« Ça alo', fit Doris. Les so'ciè'es, là, il ne faut pas plaisanter avec.

– Sû' que non », fit un autre. On entendait les garçons glousser.

« Donc j'étais à La Nouvelle-O'lians et devinez quoi. Tout d'un

coup il y a ce gué'isseu' là dans mon dos. "Tu fais quoi dans cette ville ?" il me dit. Et je lui dis : "Hé, mais moi je ne sais même pas comment je suis là." Et vous savez qu'est-ce qu'il me dit ? Hein ? Vous savez ?

– Il a dit quoi, Jim ? demanda Albert.

– Il a dit que moi, Jim, je suis un homme lib'. Que pe'sonne il va jamais me t'aider de nèg' enco'e.

– Seigneu' Dieu, s'écria Brindille, le maréchal-ferrant.

– Ce démon, là, il a dit que je peux m'acheter qu'est-ce que je veux dans la 'ue. Il a dit même du whisky si je veux. Alo', hein, vous dites quoi ?

– Le whisky, là, c'est la boisson du diable, dit Doris.

– Ça change 'ien, dis-je, 'ien du tout. Il a dit moi je peux en avoi'. Et aussi tout qu'est-ce que je veux. Ça change 'ien.

– Mais pou'quoi ça change 'ien ? demanda un homme.

– D'abo', pa'ce que j'étais là que le démon il m'a envoyé. Ce n'était pas pou' de v'ai, juste un 'ève. Et pa'ce que je n'avais pas de l'a'gent du tout du tout. Ça c'est simple, là. Alo' ce démon, il a claqué ses doigts tout sales et il m'a envoyé chez moi.

– Pou'quoi il a fait ça ? demanda Albert.

– Man, à La Nouvelle-O'lians, tu n'as pas des ennuis si tu n'as pas de l'a'gent, en 'ève ou en v'ai », dis-je.

Cela fit rire les hommes. « Ouais, sù' que c'est ça qu'on dit, fit l'un d'eux.

– Attendez, les interrompis-je. Moi je c'ois bien j'entends ces démons, là, dans les buissons. Donnez une to'che, comme ça je mets le feu, là. Les so'ciè'es et les démons, ils n'aiment pas le feu, ça non. Le feu il les fait fond'e comme du beu'e dans une poêle. »

Nous nous mîmes tous à rire en entendant les garçons prendre leurs jambes à leur cou.

Après avoir marché la veille sur ces planches qui craquaient, je savais que Miss Watson allait me les faire reclouer et me dire de

réparer la marche disjointe. J'attendis jusqu'en milieu de matinée afin de ne pas réveiller de Blancs. Ils étaient capables de dormir comme des loirs et néanmoins de se plaindre de s'être réveillés trop tôt, même s'il était déjà tard.

Huck sortit de la maison et m'observa quelques instants. Il me tourna autour comme à son habitude quand il avait une idée en tête.

« Pou'quoi tu n'es pas deho' à cou'i' avec ton ami, là ? lui demandai-je.

– Tu veux dire Tom Sawyer ?

– Oui, je c'ois bien c'est lui, oui.

– Sûrement qu'y dort encore. Sûrement qu'il a passé la nuit à braquer des banques et des trains, ou j'sais pas quoi encore.

– Lui il fait des choses comme ça ?

– C'est ce qu'y dit. Il a un peu d'argent, alors y s'achète des livres et y passe son temps à lire des histoires d'aventures. Y a des fois, j'sais pas trop avec lui.

– Tu veux di'e quoi, là ?

– Ben, par exemple, il a trouvé une grotte et on y va des fois avec d'autres gars, mais dès qu'on est là-bas faut qu'y soit le chef.

– Ah oui ?

– Tout ça pasqu'il a lu ces livres.

– Et ça te p'end à 'eb'ousse-poil comme on dit ?

– Pourquoi on dit ça ? “Prendre à rebrousse-poil” ?

– Moi, Huck, je comp'ends comme ça : si tu g'attes un poisson de la tête à la queue, ça ne va pas lui fai'e g'and-chose ; que dans l'aut'e sens...

– Pigé.

– Pa'fois, les amis, il faut juste les p'end'e comment ils sont. Ce qu'ils font, toi tu n'y peux 'ien.

– Jim, tu t'occupes des mules, tu ré pares les roues du chariot et, là, t'es en train de réparer le porche. C'est qui qui t'a appris tout ça ? »

Je m'arrêtai, regardai le marteau que je tenais en main, le fis tourner en l'air. « Ça, c'est une bonne bonne question, ça, Huck.

– Alors, c'est qui qui t'a appris ?

– La nécessité.

– Quoi ?

– La nécessité, me repris-je. C'est quand tu dois fai'e une chose sinon.

– Sinon quoi ?

– Sinon on t'emmène au poteau, là, on te fouette ou alo' on te t'aîne au fleuve pou' te vend'e. Mais toi ça ne peut pas a'iver à toi. »

Huck regarda le ciel, réfléchissant un peu à ce que je venais de lui dire. « C'est sacrément beau quand on regarde juste le ciel comme ça, avec rien dedans que du bleu. Paraît qu'y a des noms pour les différents bleus. Et pour les rouges et le reste aussi. J'me demande comment qu'on l'appelle, ce bleu.

– Œuf de me'le. Tu as déjà vu ça, toi, un œuf de me'le ?

– T'as raison, Jim. C'est comme un œuf de merle, mais sans les taches. »

Je hochai la tête. « C'est pou' ça qu'il ne faut pas voi' juste les taches.

– Œuf de merle », répéta Huck.

Nous restâmes assis là encore un moment. « C'est quoi, là, qui te t'acasse enco'e ? lui demandai-je.

– J'crois que Miss Watson est folle. »

Je ne répondis rien.

« Elle arrête pas de parler de Jésus, de la prière et tout ça. Une vraie maladie. Elle m'a dit que les prières, c'est pour m'aider à agir dans le monde de manière désintéressée. Mais ça veut dire quoi, bon Dieu ?

– Il ne faut pas di'e des ju'ons, Huck.

– Tu parles comme elle. J'vois pas l'intérêt de demander un truc juste pour pas l'avoir et tirer une leçon de pas avoir eu ce que j'ai demandé. C'est quoi, cette logique ? Autant faire une prière à cette planche. »

Je hochai la tête.

« Tu fais oui-oui pour dire que c'est logique ou que c'est pas logique ?

– Moi je fais juste oui-oui, Huck.

– Y a que des fous autour de moi. Tu sais ce qu'il a fait, Tom Sawyer ?

– Dis-moi, Huck.

– Y nous a fait faire un pacte de sang, comme quoi si y en a un qui raconte les secrets de la bande, alors faut qu'on tue toute sa famille. C'est pas complètement fou, ça ?

– Comment on fait ça, là, un pacte de sang ?

– On est censé se couper la paume avec un couteau puis serrer la main à tous ceux qu'ont fait la même chose. Tu vois, quoi, du coup ton sang se mélange à celui des autres, et on se retrouve frères de sang. »

Je regardai ses mains.

« Nous, on l'a fait avec de la salive. Tom Sawyer a dit que ça ferait pareil et, en plus, comment on allait braquer une banque avec nos mains toutes tailladées ? Y a un gars qu'a pleuré et qu'a dit qu'il allait tout rapporter, alors Tom Sawyer l'a fait fermer son clapet en lui donnant un nickel.

– Toi tu me dis tes sec'ets, là ? »

Huck marqua un temps d'arrêt. « Avec toi, c'est pas pareil.

– Pa'ce que moi je suis un esclave ?

– Nan, c'est pas ça.

– Alo' quoi ?

– T'es mon ami, Jim.

– Ah, me'ci, Huck.

– Tu vas rien dire, hein ? fit-il en me fixant, les yeux pleins d'inquiétude. Même si on se braque une banque ? Tu diras rien, hein ?

– Moi je ga'de bien bien les sec'ets, Huck. Et aussi ton sec'et. »

Miss Watson apparut à la porte-moustiquaire à l'arrière de la maison et lança d'une voix stridente : « Alors, cette marche, Jim, c'est pas encore fait ?

– Oui, j’ai fini, missa Watson.

– Un miracle, avec ce gamin qu’arrête pas de te glapir dans les oreilles. Huckleberry, tu rentres tout de suite. Va faire ton lit.

– Mais j’veais tout le redéranger ce soir ! » Huck fourra les mains dans ses poches et resta là à se tortiller comme s’il savait qu’il venait de franchir une limite.

« Ne m’oblige pas à sortir, dit-elle.

– À plus, Jim. » Huck rentra dans la maison en courant et pivota pour contourner Miss Watson un peu comme s’il évitait une tape.

« Jim, dit-elle en le suivant des yeux.

– Missa ?

– J’ai entendu dire que le papa de Huck est de retour en ville. » Elle passa devant moi et regarda la route.

Je hochai la tête. « Oui, missa.

– Garde un œil sur Huck. »

Je ne savais pas précisément ce qu’elle attendait de moi. « Oui, missa. » Je replaçai le marteau dans la boîte. « Missa, moi je dois ga’der mon œil su’ quoi, v’aiment ?

– Et aide-le à rester à distance de ce chenapan de Sawyer.

– Vous me dites tout ça à moi pou’quoi, missa ? »

La vieille femme me regarda, puis la route, puis le ciel. « Je ne sais pas, Jim. »

Je réfléchis aux paroles de Miss Watson. Ce Tom Sawyer n’était pas vraiment un danger pour Huck, juste une sorte de petit lutin assis sur son épaule à lui chuchoter des âneries. Mais que son père soit de retour, ça, c’était une autre histoire. Qu’il soit sobre ou soûl, il rossait toujours ce pauvre garçon.

Chapitre 2

Ce soir-là, je m'installai dans notre cabane avec Lizzie et six autres enfants pour leur donner un cours de langue. C'était indispensable. De la maîtrise de la langue, de l'aisance à parler dépendait la capacité à se mouvoir dans le monde en sécurité. Les petits étaient assis sur le sol de terre battue, et moi sur l'un des deux tabourets que j'avais bricolés. Le trou pratiqué dans le toit aspirait la fumée du feu qui brûlait au milieu de la cabane.

« Papa, pourquoi on doit apprendre ça ?

– Les Blancs s'attendent à ce que nos paroles sonnent d'une certaine façon et, forcément, mieux vaut ne pas les décevoir. Quand ils se sentent inférieurs, nous sommes les seuls à souffrir. Peut-être devrais-je dire “quand ils ne se sentent pas supérieurs”. Donc prenons un moment pour réviser les bases.

– Ne jamais croiser leur regard, dit un petit garçon.

– Tout à fait, Virgile.

– Ne jamais parler en premier, dit une petite fille.

– Exact, Février. »

Lizzie jeta un coup d'œil aux autres enfants puis se retourna vers moi. « Ne jamais aborder un sujet directement quand on parle à un autre esclave.

– Et comment nomme-t-on cela ? » demandai-je.

Ils répondirent en chœur : « Double discours.

– Excellent. » Ils étaient contents d'eux, et je les laissai savourer ce sentiment. « Bon, voyons quelques traductions en situation.